

priétaire d'un petit bien qu'il habitait à un kilomètre et demi du village.

Vers dix heures du matin, Gontran monta à cheval, afin d'aller le prévenir qu'il viendrait, à trois heures précises, le chercher en voiture. Il y avait tout près d'un pied de neige dans la campagne, et de gros flocons blancs continuaient à tomber sans interruption.

Pendant l'absence de M. de Strény, le docteur Louis Perrin arriva.

On mit son cheval à l'écurie et il monta droit à la chambre de la comtesse qui, malgré sa faiblesse croissante et ses défaillances continues, avait voulu se lever, et reposait, étendue plutôt qu'assise, sur une chaise longue placée au coin de la cheminée, dans laquelle brûlait un grand feu.

— Eh bien, chère malade, demanda-t-il en prenant la main fiévreuse de la jeune femme, vous trouvez-vous mieux aujourd'hui ?

Léonie secoua mélancoliquement la tête et répondit :

— Hélas ! non, docteur. Ce tremblement nerveux qui m'agite depuis quelques jours devient plus fatigant que je ne saurais le dire.

— Est-il continu ?

— A peu près. Mais c'est surtout quand approche le soir qu'il redouble et se change en une véritable torture.

— Avez-vous dormi la nuit dernière ?

— A peine. Vous savez bien que je ne dors plus, et si par hazard la lassitude triomphe un instant de l'insomnie, mon sommeil est pénible, peuplé de mauvais rêves. Je me vois entourée de fantômes et je me réveille en poussant des cris.

— Qu'éprouvez-vous alors ?

— Un anéantissement dououreux ; je suis baignée d'une sueur froide, ma pauvre tête me semble si lourde que j'ai peine à la soulever.

— Vous n'avez rien changé au régime que j'ai prescrit ?

— Rien.

— Vous buvez plusieurs fois par jour la tisane dont j'ai donné la formule ?

— J'en bois un grand verre toutes les heures.

— En éprouvez-vous quelque soulagement ?

— Non.....ou du moins c'est bien rare. Presque toujours, après avoir bu, ma poitrine devient oppressée et je crois sentir du feu couler dans mes veines.

— Etrange ! murmura le docteur en réfléchissant Puis, au bout d'une seconde, il ajouta : Permettez-moi d'appeler votre femme de chambre.

— Faites, docteur.

Le jeune médecin frappa sur un timbre placé à portée de la main de la comtesse.

Périne attendait dans la pièce voisine. Elle entra.

— Mme la comtesse a besoin de moi ? demanda-t-elle.

— M. le docteur veut te parler, mon enfant dit Léonie.

— Apportez-moi la tisane que j'ai prescrite dit le médecin.

— Je viens justement d'en préparer une carafe de toute fraîche, répliqua Périne ; je vais la chercher. Et elle sortit.

— Vous êtes toujours contente des services de cette femme ? reprit le docteur lorsque la porte se fut refermée.

— Toujours et plus que jamais.

— Son zèle ne se dément pas ?

— Il redouble, au contraire. Périne est une nature affectueuse et reconnaissante ; le peu que j'ai fait pour elle m'a conquise son dévouement tout en-

tier. Rien ne lui semble pénible. Elle brave la fatigue, elle se multiplie, elle passe les nuits. Je la trouve auprès de moi sans cesse. Une fille ne soignerait pas mieux sa mère.

— Ainsi, votre confiance en elle est sans bornes ?

— Oui, sans bornes, et elle la mérite.

— Et son mari ?

— Son mari, je crois, est le plus brave homme du monde. Mais son service l'appelle hors du château, je ne le vois jamais.....Pourquoi ces questions, mon cher docteur ?

— Parce que je suis heureux, madame la comtesse, de vous savoir bien entourée.

— Sous ce rapport, je n'ai rien à envier. On ne saurait l'être mieux que je le suis. Tous ceux qui m'approchent souffrent de me voir souffrir et donneraient leur vie pour moi.

En ce moment, Périne rentra. Elle portait sur un plateau une carafe de tisane, un verre et une petite cuiller.

— Monsieur le docteur, dit-elle, voici ce que vous avez demandé.

— Merci. Déposez, je vous prie, ce plateau sur cette table, et donnez-moi un second verre.

Périne prit un verre sur un meuble et le présenta à Louis Perrin qui le remplit à demi de tisane, l'approcha de ses lèvres et but lentement quelques gouttes, les dégustant en quelque sorte, comme un gourmet désireux de se rendre compte du bouquet d'un grand vin.

— Eh bien ! demanda Léonie qui le regardait avec curiosité.

— Eh bien, madame la comtesse, cette tisane me semble préparée d'une façon irréprochable.

Il remplit jusqu'au bord le verre resté sur le plateau, puis, le présentant à la malade, il ajouta :

— Veuillez boire.

Léonie obéit et, d'un seul trait, vida le verre.

— Qu'éprouvez-vous maintenant ? fit le docteur quand elle eut achevé.

— Une fraîcheur délicieuse, un grand bien-être. Il me semblent que cette boisson me ranime, me revifie.

— J'y comptais, et je crois pouvoir vous promettre que les sensations pénibles dont vous me parliez tout à l'heure ne se renouvelleront plus.

Ensuite, se tournant vers Périne, le médecin lui dit :

— Je vais préparer un cordial à la pharmacie ; j'aurai besoin de votre aide. Accompagnez-moi, je vous prie.

— Je suis à vos ordres, monsieur le docteur.

— Mais, demanda Léonie, vous reviendrez ici, n'est-ce pas, avant de quitter le château ?

— J'aurai l'honneur de vous revoir, madame la comtesse.

Le jeune médecin et Périne n'échangèrent pas un mot en parcourant la galerie et en descendant l'escalier qui conduisait à la pharmacie.

Lorsqu'ils furent arrivés dans cette dernière pièce, le docteur profita d'un moment où la femme de Jean Rosier, placée en face de l'unique fenêtre, se trouvait en pleine lumière, il lui dit en attachant sur elle un de ces francs et fermes regards qui descendent jusqu'au fond des âmes :

— Écoutez-moi et répondez-moi, Périne.

Il y avait dans l'accent de son interlocuteur quelque chose de si grave, nous dirions presque de si solennel, que Périne tressaillit involontairement.

— Vous écouter ? vous répondre ? fit-elle étonnée. Je suis prête.....

— C'est vous qui préparez chaque jour les breu-